

Wallace Stevens

Soixante dix ans plus tard

**25 poèmes (1950 – 1955)**

traduits par Nicolas Vatimbella

## Comme au théâtre

Un autre lever de soleil pourrait faire un autre monde,  
Vert, plus ou moins, dans du vert, bleu dans du bleu,  
Comme le goût ôtant le goût du premier fruit d'une vigne,  
Comme un œil trop jeune pour saisir sa grossièreté,  
Comme l'artifice d'une nouvelle réalité,  
Comme le calendrier chromatique du temps à venir.

Ce pourrait être la bougie d'un autre être,  
En guenilles dans des perceptions ébouriffées, qui debout  
Médite une image de lui-même,  
étudie et forme une image ensuifée, grouillant  
De menues puanteurs prismatiques oubliées,  
Une bulle sans mur où se pendre.

Les rideaux, une fois tirés, pourraient montrer un autre tout,  
Une outre-terre azur, teintée d'orange et de rose,  
Au coude de Copernic, une sphère,  
Un univers sans le clopin-clopant de la vie,  
La fin des philosophes ... Quelle différence cela ferait-il,  
Aussi longtemps que l'esprit, pour une fois, se réaliserait ?

## Le roc

I

*Soixante dix ans plus tard*

C'est une illusion que nous ayons jamais été vivants,  
Que nous ayons vécu dans la maison des mères, disposant de nous-mêmes  
Selon nos propres mouvements dans une liberté d'air.

Contemple la liberté d'il y a soixante dix ans.  
Ce n'est plus de l'air. Les maisons sont encore debout,  
Bien qu'elles soient rigides dans un vide rigide.

Même nos ombres, leurs ombres, ne demeurent plus.  
Les vies qu'elles ont vécues dans l'esprit sont terminées.  
Elles n'ont jamais été... Les sons de la guitare

Ont été et ne sont pas. Absurde. Les mots parlés  
N'ont pas été et ne sont pas. Il ne faut pas le croire.  
La réunion à midi à la lisière du champ semble

Une invention, une étreinte entre une motte désespérée  
Et une autre dans une conscience fantastique,  
Dans une étrange assertion d'humanité :

Une proposition de théorème entre les deux -  
Deux figures dans une nature du soleil,  
Dans le dessein qu'a le soleil de son propre bonheur,

Comme si le rien contenait un métier,  
Une hypothèse vitale, une impermanence  
Dans son froid permanent, une illusion tant désirée

Que les feuilles vertes sont venues couvrir le haut roc,  
Que les lilas sont venus fleurir, comme une cécité nettoyée,  
Proclamant vue claire, d'avoir été satisfaite,

En une naissance de la vue. La floraison et le musc  
étaient être vivant, un être vivant incessant,  
Une particularité de l'être, cet univers grossier.

## II

### *Le poème en tant qu'icône*

Il n'est pas suffisant de couvrir le roc de feuilles.  
Il nous faut en être guéris par une cure du sol  
Ou par une cure de nous-mêmes, qui est égale à une cure

Du sol, une cure au-delà de l'oubli.  
Et pourtant les feuilles, si elles devenaient bourgeons,  
Si elles devenaient fleurs, si elles portaient des fruits,

Et si nous mangions les colorations naissantes  
De leurs cueillettes récentes pourraient être une cure du sol.  
La fiction des feuilles est l'icône

Du poème, la figuration de la bénédiction,  
Et l'icône est l'homme. La couronne perlée du printemps,  
L'imposante guirlande de l'été, la résille automnale du temps,

Sa copie du soleil, toutes couvrent le roc.  
Ces feuilles sont le poème, l'icône et l'homme.  
Elles sont une cure du sol et de nous-mêmes,

Dans le prédicat qu'il n'y a rien d'autre.  
Elles bourgeonnent et fleurissent et portent leur fruit sans changer.  
Elles sont plus que feuilles couvrant le roc nu.

Elles font bourgeonner l'œil le plus blanc, la pousse la plus pâle,  
De nouvelles sensations dans les engendremens de la sensation,  
Le désir d'être à l'extrémité des distances,

Le corps stimulé et l'esprit en racine.  
Elles fleurissent comme aime un homme, comme il vit dans l'amour.  
Elles portent leur fruit pour que l'année soit connue,

Comme si sa compréhension était peau brune,  
Le miel dans sa chair, le trouvé définitif,  
L'abondance de l'année et du monde.

Dans cette abondance, le poème fait signifier le roc,  
De tel mouvement mélangé et telle image  
Que sa nudité devient mille choses

Et ainsi n'existe plus. C'est la cure  
Des feuilles et du sol et de nous-mêmes.  
Ses mots à lui sont à la fois l'icône et l'homme.

### III

#### *Formes du roc dans un hymne nocturne*

Le roc est la particularité grise de la vie d'un homme,  
La pierre d'où il se lève, ho hisse,  
La marche vers les plus lugubres profondeurs de ses descentes...

Le roc est la particularité sévère de l'air,  
Le miroir des planètes, une par une,  
Mais vues à travers l'œil de l'homme, leur silencieux rhapsode,

Turquoise le roc, quand le soir odieux étincelant  
De rouge adhère à de funestes rêves ;  
La difficile légitimité du jour à moitié levé.

Le roc est l'habitation du tout,  
Sa force et sa mesure, ce qui est proche, point A  
Dans une perspective qui recommence

En B : l'origine de l'écorce de la mangue.  
C'est le roc où le serein doit invoquer  
Son moi serein, le conduit des choses, l'esprit,

Le point de départ de l'humain et l'arrivée,  
Ce en quoi l'espace lui-même est contenu, la porte  
Qui donne sur l'enceinte, le jour, les choses illuminées

Par le jour, la nuit et ce que la nuit illumine,  
La nuit et ses odeurs forgeant minuit.

La nuit et son hymne nocturne du roc, comme en un éclatant sommeil.

## Le cours d'une particularité

Aujourd'hui les feuilles crient sur des branches balayées par le vent,  
Déjà le néant de l'hiver se fait légèrement moindre.  
Il est encore plein d'ombres de glace et de formes de neige.

Les feuilles crient... On se tient à distance et on écoute simplement le cri.  
C'est un cri affairé, concernant quelqu'un d'autre.  
Et bien qu'on dise qu'on est une partie du tout,

Il y a un conflit, il y a une résistance qui s'y mêlent ;  
Et faire partie est un effort qui décline :  
On sent la vie de ce qui donne la vie comme elle est.

Les feuilles crient. Ce n'est pas un cri d'attention divine,  
Ni la traînée de fumée de héros essoufflés, ni un cri humain.  
C'est le cri des feuilles qui ne se transcendent pas,

Dans l'absence de fantaisie, sans signifier plus  
Que ce qu'elles sont dans la dernière découverte de l'oreille, dans la chose  
Elle-même, jusqu'à ce qu'enfin, le cri ne concerne plus personne.



## **Dernier soliloque de l'amante intérieure**

Allume la première lumière du soir, comme dans une chambre  
Où nous nous reposons et sans trop de raison, pensons  
Que le monde imaginé est le bien ultime.

Voici, donc, le plus intense des rendez-vous.  
C'est dans cette pensée que nous nous recueillons,  
Hors de toutes les indifférences, en une chose :

Dans une seule chose, un seul châte  
Enroulé étroitement autour de nous, puisque nous sommes pauvres, une  
chaleur,  
Une lumière, un pouvoir, l'influence miraculeuse.

Ici, maintenant, nous nous oublions l'un l'autre et nous-mêmes.  
Nous sentons l'obscurité d'un ordre, un tout,  
Une connaissance, ce qui a fixé le rendez-vous,

À l'intérieur de ses frontières vitales, dans l'esprit.  
Nous disons Dieu et l'imagination sont un...  
Comme elle est haute cette très haute bougie qui éclaire le noir.

Hors de cette même lumière, hors de l'esprit central,  
Nous bâtissons une demeure dans l'air du soir,  
Où être là ensemble est suffisant.

## Une vie tranquille et normale

Sa place, il était assis et pensait, n'était pas  
Dans quoi que ce fût de ce qu'il construisait, si fragile,  
Si mal illuminé, tellement recouvert par l'ombre et égal à rien,

Comme, par exemple, un monde dont, comme la neige,  
Il devenait un habitant, obéissant  
À de nobles idées de la part du froid.

C'était ici. Ici était le lieu et l'heure  
De l'année. Ici dans sa maison et dans sa chambre,  
Dans sa chaise, la pensée la plus tranquille devint aiguë,

Et le plus vieux et le plus chaud des cœurs fut découpé  
Par de nobles idées de la part de la nuit -  
À la fois tardives et solitaires au-dessus du chant des criquets

Babillant, chacun, l'unicité de son chant.  
Il n'y avait nulle furie dans des formes transcendantes.  
Mais cette bougie réelle flambait avec artifice.

## Longues lignes paresseuses

Cela fait si peu de différence, à tellement plus  
De soixante dix ans, ici on regarde, on a déjà été là avant.

Un feu de bois monte à travers les arbres, un courant d'air là-haut  
L'attrape et le chasse en tourbillons. Mais il en a souvent été ainsi.

Les arbres ont l'air de porter des noms tristes  
Et de répéter encore et encore l'unique et même chose,

Dans une sorte de tumulte, parce qu'une opposition, une contradiction,  
Les a mis en rage et qu'ils veulent à force de paroles la faire taire.

Quelle opposition ? Se pourrait-il que ce soit cette tache jaune sur  
Un mur de la maison qui fait croire que la maison rit ;

Ou ces pré-personnages -escents et -issants : la première mouche,  
Une infante comique parmi les drapements tragiques,

La puérité du forsythia, un peu de croyance,  
Le fantôme et les possibilités du magnolia dénudé ?

. . . Promeneur, c'est la préhistoire de février.  
La vie du poème dans l'esprit n'a pas encore commencé.

Tu n'étais pas encore né quand les arbres étaient cristal  
Et tu ne l'es pas encore, dans cette insomnie à l'intérieur d'un sommeil.

## **Le poème qui prit la place d'une montagne**

Il était là, mot pour mot,  
Le poème qui prit la place d'une montagne.

Il respirait son oxygène  
Même quand le livre gisait retourné dans la poussière de sa table.

Il lui rappelait comme il avait eu besoin  
D'un endroit où aller en suivant son chemin,

Comme il avait recomposé les pins,  
Déplacé les rochers et choisi son chemin parmi les nuages,

À la recherche de la juste perspective,  
Où il se serait achevé d'un achèvement inexplicable :

Le rocher exact où son inexactitude  
Découvrirait, enfin, la vue dont ils s'étaient approchés,

Où il pourrait s'étendre et, regardant la mer,  
Reconnaître son unique et solitaire demeure.

## Regarder à travers les champs et observer les oiseaux voler

Parmi les idées mineures les plus irritantes  
De Mr Homburg chaque fois qu'il rentrait chez lui  
À Concorde, au bord des choses, il y avait celle-ci :

Faire des pensées de l'herbe, des arbres, des nuages,  
Ne pas les transformer en d'autres choses,  
C'est uniquement ce que fait le soleil jour après jour,

Jusqu'à ce que nous nous disions qu'il y a peut-être  
Une nature pensive, un operandum mécanique  
Et légèrement détestable, libre

Du fantôme de l'homme, plus grand, et pourtant un peu pareil,  
Sans sa littérature et sans ses dieux...  
Sans doute aucun nous vivons au-delà de nous-mêmes dans de l'air,

Dans un élément qui ne fait pas pour nous,  
Pas si bien, ce que nous faisons pour nous-mêmes, trop imposant,  
Une chose qui n'a pas été faite pour les images ou les croyances,

Pas un de ces mythes masculins que nous avons l'habitude de bâtir,  
Une transparence à travers laquelle tisse l'hirondelle,  
Sans forme aucune ou sentiment de forme,

Ce que nous connaissons dans ce que nous voyons, ce que nous  
ressentons dans  
Ce que nous entendons, ce que nous sommes, au-delà de tout débat  
mystique,  
Dans le tumulte des intégrations du ciel,

Et ce que nous pensons, une respiration comme le vent,  
La partie en mouvement d'un mouvement, une découverte  
Partie d'une découverte, un changement partie d'un changement,

Un partage de couleur et un être qui en est une partie.

L'après-midi est visiblement une source,  
Trop large, trop irisée, pour être plus que calme,

Trop semblable à ce qu'on pense pour être moins que la pensée,  
Parent le plus obscur, patriarche le plus obscur,  
Une majesté quotidienne de méditation,

Qui va et vient en son propre silence.  
Nous pensons, alors, comme le soleil brille ou pas.  
Nous pensons comme le vent passe en frôlant une mare dans un champ

Ou nous recouvrons nos mots de manteaux parce que  
Le même vent, qui se lève et se lève, fait un son  
Semblable au dernier assourdissement de l'hiver à sa fin.

Un nouveau savant qui en remplace un plus ancien réfléchit  
Un moment sur cette fantaisie. Il est à la recherche  
D'un humain qui puisse être justifié.

L'esprit vient du corps du monde,  
Ou tel que le pensait Mr Homburg : le corps d'un monde  
Dont les lois brutales sont une affectation d'esprit,

Le maniérisme de la nature attrapée dans un verre  
Et là devenue un maniérisme d'esprit,  
Un verre grouillant de choses allant aussi loin qu'elles peuvent.

## Le monde en tant que méditation

*J'ai passé trop de temps à travailler mon violon, à voyager.  
Mais l'exercice essentiel du compositeur - la méditation -  
rien ne l'a jamais suspendu en moi ... Je vis un rêve  
permanent, qui ne s'arrête ni nuit ni jour.*

- Georges Enesco

Est-ce Ulysse qui approche venant de l'Orient,  
L'aventurier interminable ? Les arbres sont taillés.  
Cet hiver-là est emporté. Quelqu'un bouge

À l'horizon et se soulève par dessus.  
Une silhouette de feu s'approche des cretonnes de Pénélope,  
Dont la simple présence sauvage réveille le monde qu'elle habite.

Elle s'est composé depuis si longtemps un moi pour l'accueillir,  
Compagnon de ce moi qu'elle imaginait à lui pour elle,  
Deux à l'abri du plus profond, l'ami et le cher ami.

Les arbres avaient été taillés, en tant qu'exercice essentiel  
Dans une méditation inhumaine, plus grande que la sienne.  
Nul vent comme un chien ne veillait sur elle la nuit.

Elle ne voulait rien qu'il ne pût apporter en venant seul.  
Elle ne voulait pas de parure. Ses bras seraient son collier  
Et sa ceinture, l'ultime fortune de leur désir.

Mais était-ce Ulysse ? Ou était-ce uniquement la chaleur du soleil  
Sur son oreiller ? La pensée ne cessait de battre en elle comme son cœur.  
Les deux battaient ensemble. C'était uniquement le jour.

C'était et ce n'était pas Ulysse. Pourtant ils s'étaient rencontrés,  
L'ami et le cher ami et l'encouragement d'une planète.  
La force barbare à l'intérieur d'elle jamais ne faillirait.

Elle se parlerait un peu à elle-même en peignant ses cheveux,

Répétant son nom aux patientes syllabes,  
Ne l'oubliant jamais lui qui ne cessait de venir si près.



## **Un vieillard endormi**

Les deux mondes sont endormis, dorment, maintenant.  
Un sens muet les possède dans une sorte de solennité.

Le moi et la terre - tes pensées, tes sentiments,  
Tes croyances et tes incroyances, ton histoire particulière ;

La rougeur de tes châtaigniers rougeâtres,  
Le mouvement de la rivière, le mouvement assoupi de la rivière R.

## La simple sensation des choses

Après que les feuilles sont tombées, nous revenons  
À la simple sensation des choses. C'est comme si  
Nous étions arrivés à une impasse de l'imagination,  
Inanimés dans un savoir inerte.

Il est difficile de même choisir l'adjectif  
Pour ce froid absolu, cette tristesse sans cause.  
La grande structure est devenue une maison sans importance.  
Aucun turban ne traverse les étages diminués.

La serre n'a jamais eu autant besoin de peinture.  
La cheminée a cinquante ans et penche d'un côté.  
Un effort prodigieux a échoué, une répétition  
Dans un rabâchage d'hommes et de mouches.

Pourtant l'absence d'imagination dut  
Elle-même être imaginée. Le grand bassin,  
Sa simple sensation, sans reflets, feuilles,  
Boue, eau comme du verre sale, exprimant quelque chose

Comme du silence, le silence d'un rat sorti pour voir  
Le grand bassin et son gaspillage de nénuphars, tout ceci  
Dut être imaginé comme une connaissance inévitable,  
Requise, comme requiert une nécessité.

## Lebensweisheitspielerei

De plus en plus faible, tombe la lumière  
Du soleil dans l'après-midi. Les fiers et les forts  
S'en sont allés.

Ceux qui restent sont les inaccomplis,  
Les irrémédiablement humains,  
Indigènes d'une sphère diminuée.

Leur indigence est une indigence  
Qui est une indigence de la lumière,  
Une pâleur stellaire qui pend aux fils.

Petit à petit, la pauvreté  
De l'espace automnal devient  
Un regard, quelques mots parlés.

Chaque personne nous touche complètement  
Par ce qu'elle est et comme elle est,  
Dans la grandeur insipide de l'annihilation.

## La planète sur la table

Ariel était content d'avoir écrit ses poèmes.  
C'était les poèmes du souvenir d'une époque  
Ou de quelque chose qu'il avait vu et aimé.

D'autres fabrications du soleil  
N'étaient que gâchis et fatras  
Et le vieil arbuste se tortillait.

Son moi et le soleil étaient un  
Et ses poèmes, bien que fabrications de son moi,  
N'en étaient pas moins fabrications du soleil.

Il n'était pas important qu'ils survivent.  
Ce qui l'était, c'était qu'ils portent  
Quelque linéament ou caractère,

Quelque abondance, même à moitié perçue,  
Dans la pauvreté de leurs mots,  
De la planète dont ils étaient partie.

## La rivière des rivières dans le Connecticut

Il y a une grande rivière de ce côté de la Stygie,  
Avant d'arriver aux premières cataractes noires,  
Aux arbres à qui manque l'intelligence des arbres.

Dans cette rivière, loin de ce côté de la Stygie,  
Le simple écoulement de l'eau est un bonheur,  
étincelant encore et encore au soleil. Sur ses rives,

Nulle ombre ne marche. La rivière est fatidique,  
Comme la dernière. Mais il n'y a pas de passeur.  
Il ne pourrait rien contre sa force de propulsion.

Il ne faut pas la voir sous les apparences  
Qui en parlent. Le clocher à Farmington  
Se dresse scintillant et Haddam brille et tangué.

C'est le troisième universel, avec la lumière et l'air,  
Un curriculum, une vigueur, une abstraction locale...  
Appelle-la à nouveau une rivière, un écoulement sans nom,

Rempli d'espace, réfléchissant les saisons, le folklore  
De chacun des sens ; appelle-la, encore et encore,  
La rivière qui coule nulle part, comme une mer.

## **Pas d'idées de la chose mais la chose elle-même**

Au tout début de la fin de l'hiver,  
En mars, un cri décharné venant de dehors  
Lui apparut comme un son dans son esprit.

Il savait qu'il l'avait entendu,  
Un cri d'oiseau, à la lumière du jour ou avant,  
Dans le premier vent de mars.

Le soleil se levait à six heures,  
Plus du tout un panache cabossé au-dessus de la neige...  
Il devait avoir eu lieu dehors.

Il ne venait pas de la vaste ventriloquie  
Du papier mâché défraîchi du sommeil...  
Le soleil venait de dehors.

Ce cri décharné - C'était  
Un choriste dont le do précédait le chœur.  
C'était une partie du soleil colossal,

Entouré de ses chœurs d'anneaux,  
Encore lointains. C'était comme  
Une nouvelle connaissance de la réalité.

## **Un enfant endormi dans sa propre vie**

Parmi les vieillards que tu connais,  
Il y en a un, innommé, qui ressasse  
Tout le reste, plongé dans ses pensées.

Ils ne sont rien, sauf dans l'univers  
De cet esprit unique. Il les considère  
De l'extérieur et les connaît de l'intérieur,

Le seul empereur de ce qu'ils sont,  
Lointain, suffisamment proche aussi pour éveiller  
Les accords au-dessus de ton lit ce soir.

## Lorsque tu quittes la pièce

*Tu parles. Tu dis : La personnalité d'aujourd'hui n'est pas  
Un squelette sorti de son cabinet. Ni moi non plus.*

Ce poème à propos de l'ananas, celui  
À propos de l'esprit qui n'est jamais satisfait,

Celui à propos du héros digne de foi, celui  
À propos de l'été, ne sont pas ce à quoi pensent les squelettes.

Je m'interroge, ai-je vécu une vie de squelette,  
En tant qu'incroyant en la réalité,

Concitoyen de tous les os de la terre ?  
Maintenant, ici, la neige que j'avais oubliée devient

Une partie de la réalité majeure, une partie d'une  
évaluation d'une réalité

Et ainsi une élévation, comme si je parlais  
Avec quelque chose que je pouvais toucher, toucher de toutes les  
manières.

Et pourtant rien n'a été changé si ce n'est ce qui est  
Irréel, comme si rien n'avait été changé du tout.



## **La réalité est une activité de l'imagination la plus auguste**

Vendredi dernier, dans la grande lumière de la nuit de vendredi dernier,  
Nous rentrions tard en voiture, sur la route de Cornwall à Hartford.

Ce n'était pas une nuit qui soufflée dans une verrerie à Vienne  
Ou Venise, immobile, ramasse temps et poussière.

Il y avait une cohue de forces qui tournoyaient  
Sous le front de l'étoile du soir,

L'ardeur de la gloire, un scintillement dans les veines,  
Au fur et à mesure que les choses apparaissaient, avançaient et étaient  
dissoutes,

Soit dans l'éloignement, le changement, ou le rien,  
La transformation visible d'une nuit d'été,

Une abstraction argentée s'approchant d'une forme,  
Et tout à coup disparaissant en renonçant à elle-même.

Il y avait un gonflement insolide du solide.  
Le lac du clair de lune nocturne n'était ni eau ni air.

## En allant prendre le bus

Une neige légère, comme du givre, est tombée pendant la nuit.  
Sombrement, le journaliste confronte

Homme transparent dans un monde traduit,  
Dans lequel il se nourrit d'un nouveau connu,

Dans une saison, un climat de matin, d'élucidation,  
Un rafraîchissement d'air froid, d'haleine froide,

Une perception d'haleine froide, qui révèle plus  
Qu'une perception de sommeil, plus puissante

Qu'une puissance de sommeil, une clarté émergeant  
Du froid, légèrement irisée, légèrement éblouie,

Mais une perfection émergeant d'un nouveau connu,  
Une compréhension au-delà du journalisme,

Une manière de prononcer le mot à l'intérieur de sa langue  
Sous les arbres hivernaux de la terrasse.

## Objets locaux

Il savait qu'il était un esprit sans foyer  
Et qu'en le sachant les objets locaux deviennent  
Plus précieux que les plus précieux objets de son chez soi ;

Les objets locaux d'un monde sans foyer,  
Sans mémoire du passé, sans passé présent,  
Sans futur présent, espérés au présent,

Objets non présents en tant que choses de tous les jours  
Du côté caché ou visible des cieux,  
Dans cette sphère qui a si peu d'objets à elle.

N'existaient pour lui que les quelques choses  
Pour lesquels un nom nouveau se présentait toujours, comme s'il  
Voulait les fabriquer, les empêcher de périr,

Les quelques choses, les objets du regard intérieur, les intégrations  
Du sentiment, les choses qui venaient de leur propre accord,  
Parce qu'il désirait sans bien savoir quoi,

Et qui étaient les moments du classique et du beau.  
C'était ce calme dont il s'était toujours approché,  
Comme d'un foyer absolu au-delà d'une idylle.

## Populations artificielles

Le centre qu'il cherchait était un état d'esprit,  
Rien de plus, comme le temps après qu'il s'est éclairci-  
En fait, plus que ça, comme le temps quand il s'est éclairci  
Et que les deux pôles continuent à le maintenir

Et l'Orient et l'Occident s'embrassent  
Pour former les gens qui conviennent à ce temps,  
Les hommes roses et les femmes de la rose,  
Astucieux d'être ce qu'ils sont faits pour être.

Cette population artificielle est comme  
Un point de guérison dans la maladie de l'esprit :  
Comme des anges se reposant sur un clocher rustique  
Ou une confiserie de visages feuillus dans un arbre-

Une santé - et les visages dans une nuit d'été.  
Ainsi, aussi, des races des gens qui conviennent  
Au vent, au vent comme il s'approfondit, au sommeil tardif,  
Et à la musique qui dure longtemps et vit d'autant plus.

## **Jour clair et pas de souvenirs**

Pas de soldats dans le paysage,  
Pas de pensées de gens maintenant morts,  
De ce qu'ils étaient il y a cinquante ans :  
Jeunes et vivants dans un air vif,  
Jeunes et marchant dans le soleil,  
Se penchant en robes bleues pour toucher quelque chose-  
Aujourd'hui l'esprit ne fait pas partie du temps qu'il fait.

Aujourd'hui l'air est à l'écart de tout.  
Il n'a aucune connaissance si ce n'est du rien  
Et il s'écoule au-dessus de nous sans signification,  
Comme si aucun d'entre nous n'avait jamais été ici auparavant  
Et n'y était maintenant : dans ce spectacle vide,  
Cette activité invisible, cette sensation.

## La région Novembre

Il est dur d'entendre à nouveau le vent du Nord  
Et de regarder le sommet des arbres et la manière dont ils se balancent.

Ils se balancent, profondément et bruyamment, en faisant un effort,  
Qui est tellement moins qu'un sentiment, tellement moins qu'un discours,

Et disent encore et encore comment sont les choses  
Au niveau de ce qui n'est pas encore connaissance :

Une révélation encore sans intention.  
C'est comme une critique de Dieu, du monde,

Et de la nature humaine, assise pensivement  
Sur le trône désolé de son propre désert.

Profondément, profondément, bruyamment, bruyamment,  
Les arbres toujours plus se balancent et se balancent.

## **Une mythologie reflète sa région**

Une mythologie reflète sa région. Ici  
Dans le Connecticut, nous n'avons jamais vécu à une époque  
Où la mythologie était possible- Mais si nous l'avions fait-  
Ce qui pose la question de la vérité de l'image.  
L'image doit être de la nature de son créateur.  
C'est la nature de son créateur, augmentée,  
élevée. C'est lui, renouvelé, dans une nouvelle jeunesse  
Et c'est lui dans la substance de sa région,  
Le bois de ses forêts et la pierre de ses champs  
Ou de sous ses montagnes.

## **D'être simplement**

Le palmier à l'extrémité de l'esprit,  
Au-delà de la dernière pensée, se lève  
Dans le décor de bronze,

Un oiseau aux plumes d'or  
Chante dans le palmier, sans signification humaine,  
Sans sentiment humain, une chanson étrangère.

On sait alors que telle n'est pas la raison  
Qui nous rend heureux ou malheureux.  
L'oiseau chante. Ses plumes brillent.

Le palmier se dresse au bord de l'espace.  
Le vent bouge doucement dans les branches.  
Pendent les flamboyantes plumes de l'oiseau.



<a href="#">Comme au théâtre</a>	2
<a href="#">Le roc</a>	3
<a href="#">Le cours d'une particularité</a>	6
<a href="#">Dernier soliloque de l'amante intérieure</a>	7
<a href="#">Une vie tranquille et normale</a>	8
<a href="#">Longues lignes paresseuses</a>	9
<a href="#">Le poème qui prit la place d'une montagne</a>	10
<a href="#">Regarder à travers les champs et observer les oiseaux voler</a>	11
<a href="#">Le monde en tant que méditation</a>	13
<a href="#">Un vieillard endormi</a>	14
<a href="#">La simple sensation des choses</a>	15
<a href="#">Lebensweisheitspielerei</a>	16
<a href="#">La planète sur la table</a>	17
<a href="#">La rivière des rivières dans le Connecticut</a>	18
<a href="#">Pas d'idées de la chose mais la chose elle-même</a>	19
<a href="#">Un enfant endormi dans sa propre vie</a>	20
<a href="#">Lorsque tu quittes la pièce</a>	21
<a href="#">La réalité est une activité de l'imagination la plus auguste</a>	22
<a href="#">En allant prendre le bus</a>	23
<a href="#">Objets locaux</a>	24
<a href="#">Populations artificielles</a>	25
<a href="#">Jour clair et pas de souvenirs</a>	26
<a href="#">La région Novembre</a>	27
<a href="#">Une mythologie reflète sa région</a>	28
<a href="#">D'être simplement</a>	29